

Rilke rencontre Rodin

La dialectique formative entre norme et transgression

Laura Petrella

Rilke et la Ville-Enfer

C'est l'été de l'année 1902. Rilke est un jeune poète à l'esprit tourmenté, dont les quelques recueils de poèmes, essais et drames n'ont pas encore éveillé l'intérêt du grand public. Il a soif d'expériences, de solitude créative, et, surtout, un grand besoin de trouver un Maître, un exemple à suivre. Et c'est dans cet état d'esprit que, le 28 août, débarque pour la première fois à Paris. Le but de ce voyage est de rencontrer le grand sculpteur français Auguste Rodin et de s'impregner de son oeuvre, connue grâce à sa femme sculptrice Clara, et qui constitue pour le jeune poète une véritable révélation. Dans la lettre que Rilke adresse au Maître le 28 juin 1902¹ on apprend que « les nouveaux arts monographiques allemands, publiés par le professeur Richard Muther », ont proposé à Rilke d'écrire un volume dédié à l'oeuvre du grand sculpteur. Rilke en est enthousiaste et, « pour accomplir ce travail aussi consciencieusement et profondément que possible »² il se rend dans la capitale française afin de s'absorber dans les oeuvres du Maître, et spécialement « pour pénétrer dans les dessins, encore si peu connus à l'étranger »³.

¹ Cfr. R.M. Rilke, K. Sabatier, *Cher Maître. Lettres à Auguste Rodin 1902-1913* (1930), Paris, Éditions Alternatives, 2008, p. 11.

² *Ibidem.*

³ *Ibidem.*

Il s'installe donc dans un hôtel pour étudiants du Quartier Latin, au 11, rue Toullier, adresse devenue célèbre car c'est celle attribuée au protagoniste de son roman *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, publié pour la première fois en 1910 chez Insel à Leipzig, en allemand (*Die Aufzeichnungen des Malte Laurids Brigge*) et qui représente de façon exemplaire tout le désarroi et l'angoisse endurées par le jeune écrivain pendant ses années parisiennes. Malgré l'impression initiale positive qui lui fait cet hôtel⁴, la ville se transforme très vite en cauchemar, et Rilke n'arrêtera jamais d'exprimer son angoisse pour cet espace monstrueux, vivant, tellement vivant que même les murs de ses bâtiments émanent « une haleine de cette vie, une haleine opiniâtre, paresseuse et épaisse, qu'aucun vent n'avait encore dissipé »⁵.

Rilke est littéralement écrasé par cette ville énivrante, vorace et agressive, où l'excès de vie se manifeste par la surabondance de corps, de sons, d'odeurs, d'émotions, de masques, de visages et de souffrance qui l'empêchent même de dormir, de respirer⁶. Alors, il se promène sans mètre dans les rues. Il est effrayé et presque dégoûté par la quantité de corps souffrants qu'il croise et par le grand nombre d'hôpitaux. Il ne comprend pas comment les gens puissent vivre dans cette ville, car « il serait plutôt tenté de croire que l'on meurt ici »⁷. Il se sent enveloppé par une mort lente, mais ce n'est pas la mort ce qui réveille en lui les plus grandes angoisses. C'est

⁴ « Il se sentit tout de suite chez lui dans sa chambre. Il trouva les gens aimables et empressés (avant même d'avoir reçu aucun pourboire). Il avait une cheminée et un chandelier en argent pour lequel il procura des bougies qui illuminèrent comme un autel la tablette au-dessus du foyer. À sa demande, on lui accorda même une lampe qui lui permit de travailler de longues heures après la tombée de la nuit » Cfr. R. Freedman, *Rilke. La Vie d'un poète. Biographie traduite de l'anglais par Pierre Furlan*. Arles, Actes Sud, 1998, p. 234.

⁵ Cfr. R.M. Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge, Récit traduit de l'allemand par Maurice Betz*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 47 et, du même auteur, *Tagebuch Westerwede und Paris* (1902) trad. It. *Diario di Parigi*, Torino, Einaudi, 2003.

⁶ « Les tramways roulent en sonnat à travers ma chambre. Des automobiles passent sur moi. Une porte claque. Quelque part une vitre tombe, en cliquetant. J'entends le rire des grands éclats, le gloussement léger des paillettes. Puis, soudain, un bruit sourd, étouffé, de l'autre côté, à l'intérieur de la maison. Quelqu'un monte l'escalier. Approche, approche sans arrêt. Est là, est longtemps là, passe. Et de nouveau la rue. » Cfr. R.M. Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, cit., p. 12.

⁷ Cfr. R.M. Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, cit., p. 11.

plutôt la misère. Paris est une ville qui ne pardonne pas. Et pour quelqu'un comme Rilke, éduqué dans la crainte de la pauvreté, de l'abîme et de l'échec, le fait d'être constamment confronté au risque de s'effondrer économiquement et de devoir se soumettre, à cause de cela, à l'exercice d'une profession étouffante et contraignante qui lui empêcherait de se dédier corps et âme à son art, représente une source de peur constante, amenant régulièrement à des accès de fièvres, de maladie et à de fortes dépressions. Son enfance avait laissé dans son esprit une trace indélébile et le creuset de la cité ne faisait qu'accentuer les angoisses anciennes⁸. De plus, la maladie avait pour Rilke le pouvoir de faire remonter les vieux démons en surface⁹, en puisant « en chacun son danger le plus profond, qui semblait passé », en le posant « de nouveau devant lui, tout près, dans l'heure imminente »¹⁰. « Toutes les peurs oubliées sont de nouveau là »¹¹ il dit en parlant de son malaise. Il s'agit de peurs irrationnelles¹², mais aussi plus concrètes. La peur, par exemple, que ses problèmes d'argent l'obligent à retourner à Prague, et travailler en tant que fonctionnaire dans une banque¹³, près de son opprimente famille, dont il avait été incapable de satisfaire les attentes parce que, au lieu de devenir soldat ou juriste, il avait lutté pour avoir le droit d'être poète¹⁴. Cette rébellion et refus à se conformer aux règles d'un système de

⁸ Cfr. R. Freedman, *Rilke. La vie d'un poète*, Arles, 1999 pp. 15-58 et pp. 233-259 et R.M. Rilke, *Journaux de jeunesse*, Paris, Points Seuil, 1989. Pour tout ce qui concerne l'angoisse vécue à Paris et le rejet du poète envers cette ville se référer également à la très riche correspondance entre le poète et sa femme Clara Westhoff pendant les années parisiennes (1902-1903).

⁹ Dans une lettre à Lou Andreas-Salomé, du 30 juin 1903, il écrit : "Dans ma lointaine enfance et les fortes fièvres de ses maladies, de grandes angoisses indescriptibles surgissaient [...] de profondes, d'indicibles angoisses que je n'ai pas oubliées" Cfr. R. Freedman, *Op. cit.*, p. 25.

¹⁰ *Ivi*, p. 61.

¹¹ *Ibidem*.

¹² "La peur qu'un petit fil de laine qui sort de l'ourlet de la couverture ne soit dur, dur et aigu comme une aiguille en acier; la peur que ce petit bouton de ma chemise ne soit plus gros que ma tête, plus gros et plus lourd, la peur que cette petite miette de pain ne soit en verre lorsqu'elle touchera le sol et qu'elle ne se brise, et le souci pesant qu'en même temps tout ne soit brisé". Cfr. R.M. Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, cit., p. 61.

¹³ Cfr. Lettre à Key 340 dans R. Freedman, *Op. cit.*, pp. 256 et 804.

¹⁴ Cfr. R. Freedman, *Op. cit.*, p. 20.